

sont; on admet bien que c'est le commerce et le commerce seul qui a fait du peuple anglais un peuple riche et prospère, un peuple heureux. Mais on s'imagine que, pour arriver à tout cela, il n'a fallu que les efforts grossièrement mécaniques de gens reconnus d'abord pour des médiocrités et favorisés plus tard par une suite d'événements fortuits comme ceux, par exemple, qui réussissent parfois aux chercheurs de pépites d'or dans un terrain fouillé. Parbleu! pour chercher des pépites d'or, on n'a pas besoin de culture intellectuelle, pas besoin d'un tas de ces belles connaissances qui élèvent et ennoblisent l'homme; il suffit d'avoir bon estomac, bon œil, bons bras, bonnes jambes, ne pas être sujet aux courbatures et surtout ne pas avoir peur de se salir les mains.

Et, dans l'esprit de ces mêmes gens, ce sont là à peu près les seules qualités nécessaires au jeune homme qui embrasse la carrière du commerce. Que de fois n'ai-je pas entendu dire :

—A quoi bon faire instruire un enfant que l'on destine au commerce? Pour en faire un homme d'affaires, est-il nécessaire de lui bourrer la tête de géographie, d'histoire, et surtout de latin et de grec? Savoir "compter", c'est l'important; et puis, un peu d'anglais ne nuit pas.

Voilà ce que j'ai entendu dire souvent, il y a vingt cinq ou trente ans. Et, remarquez-le bien, c'était des hommes d'affaires, croyant beaucoup s'y entendre, qui parlaient ainsi. Apparemment que leur opinion se trouvait partagée par bien du monde; apparemment aussi que leur avis, répété de quartier en quartier et de famille en famille, finit par prévaloir même auprès de

nos hommes dirigeants, car bientôt l'on vit surgir, dans un certain nombre d'écoles canadiennes, des innovations destinées à appuyer la prétention que, d'un enfant sachant à peine lire et écrire, on pouvait, en une couple d'années, faire un homme d'affaires, par l'unique moyen de l'enseignement de l'arithmétique et des éléments de la langue anglaise.

Eh bien, messieurs, je demande respectueusement la permission de dire mon humble avis sur cette question que je crois avoir étudiée quelque peu depuis au delà de trente ans. C'est que le temps n'est plus où l'on pouvait s'en tirer à aussi bon marché pour la préparation à donner à un enfant destiné au commerce. C'est même, dirais-je, un manquement très grave aujourd'hui que de ne pas lui fournir, quand on le peut, les moyens de rendre justice à l'importance de la carrière qu'on lui fait prendre et d'y figurer de façon à la faire mieux connaître et mieux apprécier.

Et puis, personne ne niera que, si, comme nous le disions tout à l'heure, les professions libérales sont encombrées, il y a de même un assez fort encombrement de marchands et d'hommes d'affaires dans le monde. Ce que j'appellerai cette généralisation du commerce, en créant les concurrences, a rendu extrêmement plus difficile ce qui se pratiquait presque sans effort lorsque le nombre des marchands était plus restreint. On ne voit guère aujourd'hui de ces fortunes réalisées en quatre ou cinq années d'opérations commerciales, cueillies, pour ainsi dire, comme des pépites dans une mine. Il faut plus de temps que cela pour s'assurer une aisance des plus modestes, et une telle récompense n'est même pas toujours